Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 46

Artikel: La baguette de coudrier
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191953

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-huitième année. N° 46 Samedi 15 novembre 1890.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La baguette de coudrier.

Lausanne, le 10 novembre 1890.

Monsieur le rédacteur,

Le propriétaire d'un domaine des environs de Lausanne me racontait dernièrement que, désirant avoir de l'eau à proximité de son habitation, il s'était adressé à un paysan qui avait le « don » de découvrir les sources. Ce dernier vint donc un jour, armé de sa baguette de coudrier, et parcourut pendant un certain temps la propriété.

Tout-à-coup, la mystérieuse baguette s'inclina vers le sol, et il s'arrêta : « C'est là, dit-il, il faut creuser là ! »

— A quelle profondeur à peu près ? demanda le propriétaire.

Sur cette question, le chercheur sortit de sa poche une espèce de fil à plomb, qu'il tint verticalement devant lui. Au bout de quelques minutes, le petit poids de métal suspendu à l'extrémité se mit à tourner sur lui-même, comme si on avait imprimé au fil un mouvement de torsion.

Alors l'homme dit : « L'eau est à neuf mètres ! »

Les ouvriers chargés de creuser le puits, ne rencontrant, pendant les deux premiers jours, qu'une terre chargée de cailloux et de débris de roches, doutaient de trouver de l'eau en cet endroit. « C'est inutile d'aller plus profond, disaient-ils au propriétaire, il n'y a pas d'eau là. »

— Continuez votre travail, leur répondit ce dernier, et si demain soir vous n'avez rien trouvé, alors nous chercherons ailleurs.

Le lendemain, dans l'après-midi, une tache d'humidité apparut, et après quelques coups de pioche, l'eau jaillissante remplit le fond du puits.

Comme vous avez souvent entretenu vos lecteurs des croyances populaires, j'ai pensé, Monsieur le rédacteur, que vous seriez sans doute à même de me dire ce qu'il peut y avoir de vrai dans les procédés de ces chercheurs de sources. Avons-nous affaire à des charlatans, et les succès qu'ils obtiennent parfois ne sont-ils que le fait du hasard ?... Telles sont les questions que je me permets de soumettre au *Conteur vaudois*, dont je suis un ancien abonné.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute ma considératien.

Jules ***

* * *

Si nous ne nous trompons, le *Conteur* doit avoir publié, il y a plusieurs années déjà, un article sur ce même sujet ; mais nous en avons complètement oublié les détails. Ceci ne nous empêcherait pas du reste d'y revenir pour répondre à notre correspondant par les renseignements qu'on va lire, puisés à bonne « source », sans baguette divinatoire.

* * *

L'art de la *rabdomancie* ou de la divination au moyen de baguettes, pour découvrir, soit des sources d'eau, soit des trésors enfouis, soit des mines de métaux précieux, ou enfin pour opérer des charmes, date d'une haute antiquité.

Tout le monde se rappelle les magiciens de Pharaon, dont les baguettes, changées en serpents, furent dévorées par celle de Moïse ; et l'on sait aussi que le législateur des Hébreux, frappant de sa verge le rocher, en faisait jaillir des sources d'eau vive.

Dans le domaine de la mythologie, nous voyons la baguette de Circé transformer en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Au moyen-âge, les alchimistes se servaient d'une baguette pour découvrir, par une sympathie merveilleuse, les métaux précieux dans les entrailles de la terre. On ajoutait si bien foi à cet art prestigieux que des princes entreprirent des fouilles considérables, qui n'enrichirent que les prétendus divinateurs.

Mais bientôt les connaissances de la physique expérimentale détrompèrent nombre de gens. C'est en vain que quelques-uns prétendaient que le bois de coudrier étant hygrométrique, par exemple, il devait attirer l'humidité, et qu'une baguette placée en équilibre au-dessus d'un terrain sous lequel existait une source d'eau, l'extrémité de cette baguette devait s'incliner vers le sol et dénoncer ainsi la présence de l'eau. Il devait en être de même pour les divers métaux, dont les émanations à travers les couches de terre, disait-on, pouvaient être aperçues soit par les nerfs délicats des divinateurs, soit par la sensibilité de leur baguette.

C'est en foule qu'on peut citer les fripponneries de ces devins, hommes adroits, sachant capter la cupidité pour les richesses, en inspirant une vive croyance en leur art.

La merveilleuse baguette, dont se servent les chercheurs de sources, n'est autre qu'un bâton de coudrier, d'environ deux pieds de longueur, et légèrement courbé en cercle. Si l'on en pose les deux bouts sur l'index de chaque main, le centre en sera abaissé par rapport aux extrémités ; si l'on rapproche lentement les deux doigts l'un vers l'autre, le centre de la baguette s'élèvera, et il arrivera un moment où les deux bouts feront la culbute et s'inclineront vers le sol, aux yeux émerveillés des badauds, qui croient voir en cela l'effet de l'eau cachée dans le sol.

C'est alors que le charlatan met ses dupes au comble de l'étonnement par un nouveau truc. Tenant toujours sa baguette, il fait quelques pas à droite ou à gauche, éloigne peu à peu les doigts l'un de l'autre, et on la voit reprendre sa position primitive.

— Voyez maintenant les bouts de ma baguette, s'écrie-t-il, lorsque je m'éloigne de l'endroit où se trouve la source : au lieu de se pencher vers la terre, ils regardent en l'air ! ! !

Il connaît son monde, le rusé ; il sait que nombre de gens sont portés au merveilleux ; qu'il leur faut des miracles, que la manie du surnaturel pousse dans les esprits crédules comme le chiendent dans un sol généreux. Il suffit donc qu'un charlatan surgisse pour qu'une foule d'apôtres suivent son drapeau, jusqu'au jour où l'oreille perce la peau qui la recouvre, à un point qu'il devient impossible aux plus bornés, nous pourrions même dire aux plus borgnes, de ne pas ouvrir les yeux.

Ajoutons que ces chercheurs de sources réussissent quelquefois par le soin qu'ils mettent à ne faire tourner leur baguette que dans les bas-fonds ou dans les endroits recouverts d'une herbe plus verdoyante.

Ah ! nous avons oublié de dire que la baguette doit être de la pousse de l'an-

née et qu'on est tenu de la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, et en prononçant certaines paroles cabalistiques. Elle est ensuite bénie selon le formulaire magique !!...

Quelques-uns, les plus malins, augmentent le poids de leur baguette pour mieux la rendre propre à tourner sur elle-même, en y adaptant trois viroles de métal, une au milieu et deux autres à chaque extrémité. On peut aussi rendre le mouvement des mains presque insensible en se servant, pour point d'appui, de deux fils de laiton bien polis, destinés à prévenir le frottement et le bruit. Alors la baguette semble réellement tourner dans les mains comme si elle y était sollicitée par une force magnétique.

Là est tout le secret de ce mystérieux instrument.

Espérons que le temps est prochain où, l'instruction aidant, on en aura fini avec ces ridicules mystifications auxquelles trop de gens se laissent encore prendre.

Est-ce que les ingénieurs qui s'occupent de la recherche des couches d'eau et du forage des puits artésiens se sont jamais servis de la *baguette divinatoire* ? C'est la géologie seule qui les guide ; et quand cette belle et intéressante science aura atteint sa dernière limite, on lira dans les entrailles de la terre comme dans un livre ouvert. L. M.

Une singulière partie de chasse.

Sous ce titre on nous écrit :

« Un chasseur des bords du lac va trouver des collègues de la montagne dans le but de chasser le lièvre avec eux. Tous partent, le fusil en bandouillère ; mais ils ne tardent pas à être surpris par un temps affreux : pluie, vent, etc. Celui qui dirigeait la partie place ses hommes aux différents endroits (postes) où le lièvre pourrait sortir. Les chiens donnent de la voix, le lièvre est lancé, puis tiré.

On se rassemble bientôt, on allume du feu, on sort des sacs quelques subsistances ; mais le chasseur des bords du lac manque à l'appel. On le hèle, on le cherche partout, rien. Et comme il s'agit d'une personne assez âgée, ne connaissant pas le pays, on est dans l'inquiétude. Des informations sont prises dans les villages voisins, mais personne ne l'a vu. Enfin une dépêche est envoyée à un de ses parents, qui répond que le chasseur introuvable est à la maison.

Que lui était-il arrivé ?... Voici :

Notre homme, dont les souliers étaient en mauvais état, ayant eu à souffrir de l'humidité et du froid, avait décampé. Après s'être restauré, il se rendit chez un cordonnier, tira ses chaussures dont il demanda le ressemelage immédiat, et tint compagnie à l'ouvrier chargé de ce travail. Trois heures plus tard, il prenait le train pour rentrer chez lui en pestant contre la chasse de montagne.

Et les collègues cherchaient toujours !...

Porquiè Sami, Abran et Danïet sè sont pas mariâ, et porquiè la Marienne à Djan-Dâvi a fé lo grand chaut.

III

Porquiè Daniet est restâ valet. — Et vo ? se la Marienne fâ âo couriâo, porquiè n'âi vo pas fé babelhi lo menistrè ?

— Eh bin vouaiquie, repond Danïet, quand y'été pè Lozena, appreinti notéro, lâi avâi dein la méma mâison què mè, mâ à l'étadzo âo coutset, onna damuzalla qu'étâi tot lo dzo à djuï dè la musiqua su on clavecin, et bin soveint le tsantâvè ein mémo teimps. Quand le bramâvé cllia que sé dit : Roulez, tambou ! n'allâvè pas pi tant mau po coumeinci, mâ quand l'ein étâi iô sè dit : C'est le grand tieu qui fait les braves, lâi avâi onna nota iô le crotsivè adé. Ne sé pas se lâi avâi onna diéze âo bin on soupi ; mâ tantià que parait que cein étâi molési, et le n'étâi pas dein lo cas dè cein tsantâ et djuï dè sorta ; lâi avâi adé on fausset dâo diablio, que cein mé bombardavè, kâ c'étâi ti lè ïadzo lo mémo afférè et cein mè gravâvè dé recordâ lo code civi. — T'einlévâi-te pas po 'na bedouma ! se mè desé ; s'on lâi poivè pi robâ son clavecin ! La cognessi pas ; mâ le m'eimbétâvè gros.

On dzo que y'avé étâ invitâ tsi ion dè mè camerâdo de pè Lozena, on se trovà quie onna beinda dè dzouveno valets et dè damusallès et on lâi s'amusà gaillâ. On fasâi à « pigeon vôle », à « colin maillâ », et fallâi oûrè le recaffâïès ! Y'avé à coté de mé onna galéza gaupa que mè bottâvè, et quand on est djeino, on preind vito fû, et m'einlévine se n'ein été pas tot fou, que peinsâvo dza à démandâ l'eintrâïe dè la mâison, quand on par dè clliâo jeunessèes sè sont messès à djuï dè la musique et à tsantâ à tsaquena lâo tor. Quand cein n'est venu qu'on a criâ ma grachâosa po allâ oâ clavecin, mè redzoïessé dè l'oûra, et y'été dza tot fiai ; mâ, miséricorde ! quand l'ouïo einmodâ : Roulez, tambou ! c'ein m'a dza fé démaufiâ d'oquiè ; et quand lo fausset est arrevâ et que y'é vu que le crotsivè à « C'est le grand tieu », tai ! mè su de : c'est ma gaillarda dâo troisiémo, et cein ma défrezi. T'einlévâi pî avoué ton « Roulez, tambou ! » et du cé momeint, y'é étâ reveri coumeint on bosson dé pantalon quand on fâ la buïa. — Ah ! l'est tè, se mè peinsâvo, que mè fâ teimpétâ quand recordo lè suqcechon ab-intestat ! Grand maci ! y'ein è prâo dè tè sein que te sâi onco ma fenna. Adon y'é arretâ lè fû. Cllia découverta m'a doutâ lo goût d'alla âi felhiès ; et y'é tant z'u à férè que n'é pas z'u lo teimps dè sondzi à m'amoratsi onco on adzo po rein, et mè su décidâ à restâ valet, po étrè pe sû de ne pas étrè enrossi.

Porquiè la Marienne s'est mariâïe. — Eh bin, fâ la Marienne, vo z'ai z'u too ti lè trâi et vo z'âi étâ coumeint lè z'einfants qu'on poâire dâo moomoo, que s'époâiront dè rein. Se vo vo z'ira mariâ, cllia qu'arâi étâ la fenna à Sami, qu'arâi z'u on hommo tant bon, n'arâi jamé z'u l'idée dè lo disputâ et dè lâi derè dâi gros mots ; l'ein arâi pas droumâi. Cllia à Abran arâi z'u vergogne dè sè férè montrâ l'oodrè pè se n'hommo, et l'arâi z'u tot lo dzo l'âolhie à la man po retacounâ et repétassi ; et Danïet, la voutra arâi fini pè savâi Roulez tambou, sein crotsi et vu bin frémâ que n'iarâi pas z'u d'autro crotset dein voutron ménadzo.

— Ao bin tant pis ! l'est trâo tâ ora, se firont lè vîlhio valets ; mâ, à voutron tor, Marienne, ditès-no vâi coumeint cein est z'u quand l'ami Djan-Dâvi vo z'a reluquâ ?

— Oh bin, cein a étâ vito fé ! Lâi avâi on concert à la mâison dè vela, âo pâilo d'amont. Adon ein saillesseint, ein redécheindeint lè z'égras, mè su einco-bliâïe, et y'allâvo rebattâ avau la téta la premire quand y'é criâ : « Eh mon Diu ! » Djan-Dâvi qu'étâi dévant mè et que ne cognessé pas, se revirè quand l'oût boeilâ, et à l'avi que ma téta coumeincivè à traci la premire lo contr'avau, l'âovré lè brés et tchâiso dedein. Sein peinsâ à rien, mè rappelio à son cou ; ma djouta froulè la sinna ; li mè serre su se estoma et sein sè derè on mot, s'ein s'étrè vu dévant, n'ein étâ d'accoo. On s'est revus on part dè iadzo, on a fé écrirè lè z'annoncès, on s'est mariâ et Dieu sâi béni, n'ein adé fé bon ménadzo. Qu'ein dis-tou, mon Djan ?

— Aloo !

MADELEINE

par Berthe Balley.

VI

Mme Goulard était revenue chez elle, le cœur joyeux ; cette impression se lisait si bien sur sa physionomie, que Madeleine la contemplait avec surprise.

— Qu'y a-t-il donc, grand'mère ? dit-elle enfin.

— Il y a, répondit celle-ci, enchantée d'être interrogée, que je suis allée voir aujourd'hui...

Elle s'arrêta. Parlerait-elle tout de suite du jeune médecin ? Non, elle voulait auparavant être bien certaine que tout amour pour Georges Olliot était éteint dans le cœur de Madeleine.